

# *Le Chevalier Lettré (2011)*

**Martin Aurell**

Dans son dernier ouvrage, Martin Aurell propose à son lecteur de suivre les traces de l'aristocratie des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles pour découvrir quel type de relations ce public privilégié entretenait avec le savoir d'une époque de renaissance intellectuelle. Bien au-delà de la notion de « chevalier lettré », l'auteur nous présente en effet l'étude, plus vaste, des **rappports entre l'érudition et une noblesse** qui, certes, se définit principalement par les fonctions guerrières qu'elle assume et qui font d'elle ce l'on appelle communément la « *chevalerie* », mais qui comprend aussi la présence d'un public féminin ainsi que celle de la « *clergie* », c'est-à-dire des individus destinés, par leur choix personnel ou par la volonté familiale, à la vie cléricale.

Après avoir replacé la Renaissance occidentale au XII<sup>e</sup> siècle en renvoyant au « *vaste mouvement de renouveau culturel qui, depuis au moins les années 1100, anime l'Occident* », Martin Aurell, dans son introduction, attire l'attention sur les conséquences de l'évolution de l'écriture, de la lecture et de la confection du manuscrit sur le lien plus privé qui unit alors le savoir à l'aristocratie, « *catégorie dominante par excellence* » (p. 15). Il recourt ensuite au concept de « *littératie* » pour désigner les rapports que cette élite plus ou moins lettrée pouvait entretenir tout aussi bien avec « *les œuvres philosophiques, historiographiques ou poétiques que les sources diplomatiques ou administratives* » (p. 16), des rapports encore assez peu connus en ce qui concerne la chevalerie et que l'auteur se donne la tâche de caractériser. En effet, si cette catégorie sociale présente des traits de définition communs avec la « *clergie* » – puisque ce sont souvent les individus d'une même famille que l'on destine soit à l'une, soit à l'autre –, elle n'a pourtant pas « *le profil des clercs dont l'identité découle largement de leur savoir* » (p. 38). Si le *clericus* se définit surtout par sa tonsure, cette « **couronne qui devient le symbole de la royauté du sacerdoce et de la perfection du cercle** », il n'en demeure pas moins le meilleur représentant de l'érudition et du savoir humains – c'est de ce fait que le mot « *clerc* » désigne ensuite assez indifféremment la personne qui appartient au clergé et celle qui est savante, lettrée. Grâce à cette tonsure, les clercs « *peuvent ainsi accéder aux écoles cathédrales et aux universités. [...] Il leur revient alors d'accomplir les actes du culte divin et de prendre en charge l'instruction religieuse des croyants. [...] Ils prouvent leur condition cléricale par leur tonsure ou par leur maîtrise du latin* » (p. 22). Le *laicus*, lui, n'atteint que

très rarement ce niveau de connaissance, surtout s'il est chevalier : s'entraîner à la guerre et chevaucher sont alors les deux activités principales lui permettant d'accomplir les missions de l'ordre équestre auquel il appartient et dans lequel il est entré par **l'adoubement, rite d'initiation qui dresse un premier parallèle entre la chevalerie et l'ordre sacerdotal.**

Cependant, la « clergie » ayant pour mission d'**éduquer le monde** – tandis que la chevalerie a celle de le **défendre** –, la volonté de l'auteur est de prouver dans quelle mesure le savoir et l'idéologie des clercs ont pu influencer le milieu chevaleresque des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Ainsi, la première partie de l'ouvrage montre à quel point l'essor des écoles et le vaste mouvement de diffusion du savoir du XII<sup>e</sup> siècle touchent la catégorie sociale alors la plus élevée, à savoir l'aristocratie. Des exemples de clercs tels que l'abbé de Limbourg dans sa *Vie de saint Eckenbert*, le convers juif Pierre Alphonse qui affirme, dans sa *Discipline de clergie*, que « le parfait chevalier connaît autant les sept arts libéraux du *trivium* et du *quadrivium* qu'il s'adonne aux sept pratiques guerrières » (p. 48), de même que certains documents de correspondance ou historiographies louant la culture de nobles mécènes, mettent sur une piste que l'auteur qualifie lui-même de source imparfaite enjolivant « *certainement la réalité* » (p. 48). Néanmoins, selon Martin Aurell, on pourrait déduire de la présence nouvelle d'Alexandre le Grand dans le panthéon des héros épiques de cette période une certaine attraction, de l'aristocratie pour le savoir. « Plus une cour est prestigieuse, plus elle accomplit cette fonction pédagogique », comme il se dégage de l'éloge de l'*Histoire des Welfs*. On observe en outre le choix, de plus en plus fréquent, de la **langue vernaculaire pour l'écriture de manuels pédagogiques** à destination même des rois et de leurs enfants, par exemple le *Miroir du Monde*, repris et adapté par le dominicain Laurent pour Philippe III et ses enfants dans sa *Somme le roi*.

Le titre de la deuxième partie de l'ouvrage annonce l'étude des **liens entre la chevalerie et la création littéraire** ; elle nous présente en fait les relations que la cour et le milieu aristocratique pouvaient entretenir avec celle-ci : les châteaux sont le lieu de rencontres littéraires, à n'en pas douter, et d'accueil des jongleurs professionnels dont l'auteur nous dit qu'ils pouvaient à l'occasion enseigner leurs méthodes aux riches seigneurs qui les finançaient. C'est ainsi par une **activité de mécénat** et aussi, parfois, de créativité littéraire dans sa propre demeure, que le noble pouvait gagner « *l'estime de sa cour et de ses invités* » (p. 143). Pour d'autres seigneurs, le jongleur est également le moyen de véhiculer, via des chansons de geste engagées, des messages plus ou moins politiques visant à leur bonne

renommée. Peut-on de ce fait aller jusqu'à affirmer que « *des chevaliers sachant versifier peuvent également improviser ce genre de chansons* » (p. 144) ? Rien ne semble moins sûr, même si la littérature nous offre quelques exemples fictifs de ce type de chevaliers – mais on sait à quel point la littérature peut être trompeuse sur ce genre de considérations. En définitive, le principal lien qu'entretient le chevalier avec la création littéraire est le suivant : « *Princes, clercs, chevaliers et jongleurs cohabitent dans la même cour. Une forte présence féminine caractérise leur palais* » (p. 162). Au-delà de ce constat, toute autre conclusion pourrait sembler hâtive. Concernant les « *chevaliers écrivains* », là encore, les textes littéraires ne peuvent nous indiquer de façon sûre et fiable qu'ils ont réellement existé aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ; si les exemples révélateurs des troubadours et néanmoins chevaliers Bertrand de Lamanon, ainsi que Gui de Cavaillon, restent rares, la chevalerie a pu néanmoins participer à l'écriture de la littérature de croisade – on pensera aux exemples de Grégoire Bachada et de Robert de Clari, entre autres (p. 196-197) – ainsi qu'à celles de chroniques.

De ce savoir et cette culture assez inégalement reçus par la noblesse, la troisième et dernière partie de l'ouvrage nous dit qu'ils permettent aux chevaliers d'affiner « *leur perception de leur propre conscience, des autres hommes et de la nature* » (p. 261). D'après Martin Aurell, lorsque cette **culture devient courtoisie**, elle participe « *au changement social dans la genèse de l'individu, dans le respect collectif des institutions publiques et dans l'avènement de la modernité* » (p. 261). **La thèse qu'il défend ici consiste à penser que la « clergie », par son savoir et son idéologie chrétienne, a civilisé les mœurs chevaleresques jusqu'alors principalement guerrières.** Les nombreux et divers exemples littéraires auxquels recourt l'auteur nous montrent du moins que les clercs ont tenté de le faire, que ce soit par la pastorale, par l'anecdote ou par divers écrits de fiction. Ainsi, raison et fiction ne s'opposent-ils pas, nous dit Martin Aurell : « *Les auteurs d'œuvres de fiction en langue vernaculaire cherchent avant tout à distraire leur public [...]. Ils considèrent néanmoins que leurs créations littéraires peuvent modifier les comportements de leurs lecteurs et auditeurs. Pour eux, **diversion rime avec conversion**. Admirateurs d'Aristote, les clercs scolastiques savent en effet que l'esthétique et la catharsis se renvoient l'une à l'autre. L'art pour l'art est vraisemblablement étranger à leur mentalité* » (p. 273). Cela est d'autant plus vraisemblable que la notion de *catharsis* est une notion tirée de la *Poétique* d'Aristote et que ce texte ne sera redécouvert que par le XVI<sup>e</sup> siècle. On voit néanmoins que l'enseignement des clercs ne vise pas à une simple diffusion de savoirs, mais bel et bien à la formation de l'âme et à l'acquisition de la sagesse. À côté des traités de philosophie politique, des miroirs aux princes

à destination des rois et visant à leur enseigner l'art de diriger, des textes législatifs et manuels de civilité, on constate que la littérature, à travers la vie de saint, la chanson de geste, ou encore le roman, propose, elle aussi, des modèles de comportement ayant tout autant trait aux manières de s'entretenir avec les femmes qu'aux façons de s'habiller, de manger en société, de parler et de contenir ses gestes à la cour du roi, ou encore sur la façon de conduire sa foi. De façon générale, les œuvres de fiction tendent à réguler la violence de la chevalerie en essayant de la mettre « *exclusivement [...] au service de la Chrétienté sous les ordres de l'autorité légitime* » (p. 454) et en **dessinant, peu à peu, un idéal chevaleresque largement tourné vers la protection de la royauté, seule source de stabilité sociale** (p. 288). En agissant ainsi, les clercs se mettent au service du roi, représentant de Dieu sur Terre, « *collaborant ainsi, de façon décisive, à la genèse d'un État de type moderne, concentrant les moyens militaires, coercitifs et répressifs dans les mains du roi. L'apport du clergé est essentiel dans la construction d'une monarchie forte* » (p. 456) puisqu'il invite la chevalerie en rentrant dans le rang et fait ainsi d'elle un ordre à part entière. Les relations humaines, elles aussi, deviennent peu à peu plus cadrées et pacifiques sous l'influence de la courtoisie, que celle-ci fût une « invention » des intellectuels des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, ou qu'elle ait réellement été pratiquée.

Cet ouvrage retrace donc dans un style agréable et de façon assez documentée les liens que le clergé a pu tisser entre le savoir qu'il détenait alors comme un privilège de caste et la chevalerie durant cette période de « renaissance » médiévale. Les nombreux exemples tirés de la littérature illustrent agréablement les propos de l'auteur et font de la lecture de cet ouvrage un moment enrichissant. On regrette néanmoins qu'il ne soit pas fait davantage référence à l'épopée qui constitue un des genres les plus chevaleresques qui soient : outre les remarques qui pourraient être tirées des comportements très variables des chevaliers d'un cycle à un autre – en comparant, par exemple, l'attitude des barons révoltés à celle d'un Guillaume d'Orange –, on pourrait également commenter les conversions de chevaliers que l'on traite comme des saints à côté des agissements pour le moins honteux de certains clercs – les deux faits pouvant être étudiés dans la seule *Chanson de Guillaume*.

Pour finir, on saluera la très large documentation de la bibliographie, en admettant toutefois qu'un classement des ouvrages eut été d'une grande utilité pour le lecteur.

Sur [Google Books](#)